

A photograph of a mountain landscape. In the foreground, a steep, grassy slope rises from the bottom left towards the right. The grass is dry and yellowish-brown. In the background, a rugged mountain peak is visible, characterized by grey rock faces and patches of green vegetation. The sky is a clear, bright blue.

Le témoignage de Dieu aux derniers jours

H. Rossier

Le témoignage de Dieu aux derniers jours

H. Rossier

1^{re} édition décembre 2022

Tables des matières

I - Le témoignage de Dieu pour le temps actuel et la venue du Seigneur.....	1
En quoi consiste le témoignage de Dieu ?.....	1
À qui le témoignage actuel a-t-il été confié ?.....	2
L'Église a-t-elle gardé ce témoignage ?.....	2
Rendre témoignage en un temps de ruine.....	3
L'importance de la sainteté.....	4
L'importance de la cène à la table du Seigneur.....	5
La venue du Seigneur.....	7
Garder la Parole tout entière.....	9
Le témoignage de Philadelphie.....	11
<i>Toute la Parole.....</i>	11
<i>La sainteté pratique.....</i>	11
<i>La venue du Seigneur.....</i>	13
II - Les trois dernières églises d'Apocalypse 2 et 3 par rapport aux quatre premières.....	15
Aperçu sur les épîtres aux sept églises.....	15
Sardes.....	16
Philadelphie.....	18
Laodicée.....	23
III - La Parole de Dieu et le témoignage.....	26
La Parole de Dieu.....	26
Le témoignage.....	29
<i>Le témoignage collectif.....</i>	29
<i>Le témoignage individuel.....</i>	30

I - Le témoignage de Dieu pour le temps actuel et la venue du Seigneur

Nous avons montré, dans un écrit précédent¹, que, depuis la chute de l'homme, Dieu a toujours eu un témoignage dans ce monde et que ce témoignage subsistera, sans interruption, jusqu'à la fin. Nous en trouvons la raison dans la souveraine grâce de Dieu, qui ne voulait pas laisser l'homme sous les conséquences terribles de sa chute. Alors qu'il était perdu, Dieu se fit connaître à lui comme un « Dieu Sauveur » qui avait un moyen de lui ouvrir le ciel dont son péché l'avait exclu pour toujours. Rien de plus immérité qu'une telle grâce ! Le péché qui nous séparait du Dieu saint a été l'occasion par laquelle, ouvrant pour nous ses trésors, le Dieu d'amour nous a révélé le salut, avec un avenir infini de bonheur et de gloire ! C'est là ce dont Il a rendu témoignage le jour même où l'homme, à l'instigation de Satan, eût goûté le fruit défendu.

En quoi consiste le témoignage de Dieu ?²

Il peut se résumer en un seul mot : *Jésus Christ*. Dieu déclare publiquement, afin de sauver le monde, que la Semence de la femme est le seul remède à la chute et à toutes ses conséquences ; que son œuvre brisera la puissance de Satan, délivrera l'homme de la mort et l'introduira justifié dans la gloire même de Dieu.

Jusqu'à l'apparition du Sauveur, objet de ce témoignage, ce dernier devint plus défini, plus complet, plus actuel, à mesure qu'il fut proclamé dans la suite des siècles : plus on s'approchait du foyer de lumière, plus il augmentait d'éclat. Ce témoignage commença le jour de la chute, se continua par l'organe des patriarches, puis par la loi confiée à un peuple privilégié, enfin par tous les prophètes, y compris Jean Baptiste, jusqu'à l'apparition de Christ qui en était l'objet. Dès le moment où l'œuvre du Sauveur fut achevée, le témoignage de Dieu fut complet et il ne resta plus rien à y ajouter.

En rapport avec son œuvre, le Seigneur nous est présenté sous trois caractères :

¹ Le Témoignage, par H. R.

² Quelques sous-titres ont été ajoutés. (éd.)

1. Comme mort et ressuscité. À cette position se lie pour nous la rémission des péchés, la justification, la paix, notre introduction dans la faveur de Dieu, notre entière délivrance, nos relations avec Christ comme ses rachetés, et avec Dieu comme ses enfants.

2. Comme assis à la droite de Dieu, d'où il a envoyé le Saint Esprit. À cette position correspond la formation de l'Église, maison de Dieu, corps de Christ, unie indissolublement par le Saint Esprit avec Lui, sa Tête glorieuse dans le ciel, et les ministères donnés par ce même Esprit.

3. Comme étant sur le point de revenir. À cette position se lie l'Espérance chrétienne, proprement dite et l'introduction de l'Église, Épouse de Christ, dans la gloire.

Tel est le *témoignage actuel* de la grâce de Dieu. Aucun autre témoignage n'y sera ajouté avant que l'Église soit enlevée auprès du Seigneur³.

À qui le témoignage actuel a-t-il été confié ?

À tous ceux qui ont été sauvés et forment ici-bas l'Église de Christ, par le Saint Esprit envoyé du ciel. Le témoignage est donc à la fois *individuel* et *collectif*. Dans la pensée de Dieu, l'Église est *la lettre de Christ*, connue et lue de tous les hommes (2 Corinthiens 3:2, 3), héraut de la grâce qui appartient à ceux qui croiront en Lui et de la gloire qui les attend.

L'Église a-t-elle gardé ce témoignage ?

Hélas elle y a été complètement infidèle. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir, dans l'Apocalypse, la ruine du témoignage de l'Assemblée envisagée sous sa responsabilité, depuis l'abandon du premier amour, jusqu'au moment où elle est finalement vomie de la bouche du Seigneur. À peine le dernier apôtre avait-il disparu de la scène, que toutes les vérités essentielles du témoignage chrétien étaient abandonnées, mais, grâces à Dieu, cela n'en compromet nullement la valeur. Seulement Dieu confia dès lors son témoignage à un *Résidu chrétien* qu'il sortit de la masse professante, et auquel il donna la fonction, jadis confiée à l'Église comme ensemble, d'être la colonne et l'appui de la vérité. Ce Résidu fut composé des « autres qui sont à Thyatire » (Apocalypse 2:24) et qui sortirent à la Réformation des ténèbres du ca-

³ Après le témoignage de l'Église il y aura encore celui du Royaume confié au Résidu prophétique de la fin, mais qui ne rentre pas dans notre sujet.

tholisme⁴. Eux aussi déclinerent rapidement et devinrent l'Assemblée de Sardes, le corps sans vie du Protestantisme, alors que Dieu leur avait confié, pour le temps d'alors, d'une manière si bénie, le témoignage de la justification par le sang de Christ, et leur avait ouvert tout entière la sainte Parole, dans laquelle ils auraient dû en apprendre bien davantage : *c'est-à-dire la position céleste du chrétien, l'affranchissement, l'unité du corps de Christ et l'espérance de l'Église*.

Lors de cette faillite du premier Résidu chrétien, sorti de Thyatire, le corps des témoins se restreignit à un plus petit nombre et c'est à leur témoignage que nous assistons de nos jours. Il se pourrait que le mal acquît un tel développement que ces témoins ne fussent plus que deux ou trois au milieu des ruines de la chrétienté, et c'est ce que Jésus supposait en parlant à ses disciples (Matthieu 18:20), mais, grâce à Dieu, s'il en était ainsi, le témoignage du Seigneur, aujourd'hui complet, n'en serait nullement altéré, ni diminué. Ne voit-on pas Jérémie, en un temps de ruine, être *le seul* témoin fidèle au milieu d'Israël ?

Rendre témoignage en un temps de ruine

De quelle manière ce témoignage pourrait-il donc être rendu actuellement comme il le fut aux plus beaux jours de l'Église naissante ? En manifestant, ne fût-ce qu'à deux ou trois, ce que l'Église, comme ensemble, a été infiniment coupable de ne pas maintenir, car au lieu d'être une lettre de Christ, elle s'est assimilée au monde dont son témoignage devait la séparer.

Mais, direz-vous, si même le témoignage des deux ou trois a failli comme les autres, qu'y a-t-il à faire ? À revenir, par la repentance, à une *marche* de sainteté et de vraie séparation du monde. « Si tu te retournes », dit l'Éternel à Jérémie, « je te ramènerai ; tu te tiendras devant moi ; et si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche » (Jérémie 15:19). Ce n'est point en s'appuyant sur le plus ou moins grand nombre des témoins que le témoignage retrouvera sa force ; c'est en marchant, et fût-on tout seul, dans une vraie séparation du mal. Nous ne pouvons assez insister sur le fait que toute la force du témoignage dépend de la sainteté pratique des témoins. Examinons donc de plus près le sujet de la sainteté.

⁴ Nous parlons de ce qui sortit du catholicisme, car il y eut auparavant à diverses reprises *dans son sein* des témoins recommandés par la sainteté de leur vie.

L'importance de la sainteté

C'est dans le chemin de la sainteté que l'on trouve la lumière. Quand Dieu suscite un témoignage nouveau⁵, ce témoignage, à son début, n'est pas établi sur des doctrines, quelque excellentes qu'elles puissent être, mais sur la sainteté de la vie, sur une vraie séparation du monde dans les habitudes, dans les maisons, dans les relations, dans la marche. Cette séparation, Dieu la reconnaît et l'approuve ; il la récompense en révélant des vérités nouvelles à ceux qui marchent dans le chemin de la sainteté, et leur ouvre, en un mot, les trésors de sa Parole. La sainteté pratique est toujours accompagnée d'un accroissement dans la connaissance des Écritures. Au temps de la Réformation, si le Résidu chrétien avait observé une vraie séparation du monde, il ne se serait pas borné à proclamer la justification par la foi, partie, si importante fût-elle, des conséquences de la mort et de la résurrection de Christ⁶ ; ces fidèles auraient eu la révélation du « mystère » de l'Église et de la Venue du Seigneur, contenus dans la Parole placée entre leurs mains, et qui leur ont été presque entièrement cachés. C'est pourquoi Sardes est jugée comme témoignage et remplacée par Philadelphie, sur laquelle nous reviendrons plus tard.

La *sainteté*, avons-nous dit, est indispensable pour rendre témoignage, et sans elle ce dernier ne peut exister. Il en est aujourd'hui comme il en était d'Israël autrefois. Au moment de célébrer la Pâque, il leur fallait ôter, dès le premier jour, tout levain de leurs maisons et garder la fête des pains sans levain pendant sept jours. Il en est de même de la Cène du Seigneur, envisagée non comme mémorial, mais *sous l'aspect d'un témoignage*. Pour qu'elle gardât ce dernier caractère, il fallait que ceux qui y participaient se souvinssent qu'un peu de levain fait lever toute la pâte. Ils devaient ôter du milieu d'eux le vieux levain (1 Corinthiens 5:7), afin d'être en pratique une nouvelle pâte, comme en principe ils étaient sans levain. Leur Pâque, Christ, avait été sacrifiée. Pour annoncer la mort du Seigneur, ils devaient célébrer la fête de la sainteté pratique, fête qui commençait à la Pâque et ne se termi-

⁵ Je dis *nouveau*, ce qui n'est pas proprement le cas. Il n'y a pas de témoignage nouveau aux jours de l'Église ; mais quand tout espoir de restauration est perdu pour elle, et qu'elle n'a pas voulu se repentir, quand ce que Dieu en a séparé s'est mondaniisé et n'a plus que le nom de *vivre*, Dieu suscite un nouveau Résidu, celui de Philadelphie, extérieurement beaucoup plus misérable que Sardes à son début, chez lequel il y a peu de force, mais qui marche dans les voies du « *Saint* et du *Véritable* ».

⁶ Nous disons *une partie* parce que le vrai affranchissement du chrétien et sa vocation céleste n'étaient ni connus ni enseignés.

nait qu'au bout de sept jours, symbole de la durée complète de notre carrière. C'est que, en effet, la Cène n'est pas seulement un mémorial et la jouissance inexprimable de la Communion avec le Sauveur : « Faites ceci en *mémoire* de moi » ; mais elle est aussi un témoignage : « Vous *annoncez* la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

L'importance de la cène à la table du Seigneur

L'importance de la Cène comme témoignage doit être estimée très haut. Ce simple acte nous présente les trois caractères du témoignage actuel, que nous avons signalés en commençant :

1. un témoignage rendu, le jour de la résurrection de Christ, à l'œuvre parfaite accomplie par sa mort (1 Corinthiens 11:26) ;
2. un témoignage à l'unité du corps de Christ (1 Corinthiens 10:17) ;
3. un témoignage à la prochaine venue du Seigneur (1 Corinthiens 11:26).

Ces trois caractères, unis dans le même acte, ne peuvent en réalité se séparer l'un de l'autre, aussi ne verra-t-on jamais un témoignage vivant, où la Cène n'aurait pas toute son importance et n'occuperait pas la première place dans la vie de l'Assemblée.

Il est possible qu'à certains moments, pour donner plus d'évidence à telle vérité qui convient aux besoins du jour, l'Esprit insiste davantage sur l'un des côtés du témoignage, mais jamais, si les chrétiens sont fidèles, ce ne sera au détriment et à l'exclusion des autres. À la Réformation le témoignage à la mort et à la résurrection de Christ fut seul mis en avant ; encore était-il incomplet, car les privilèges célestes du croyant étaient sinon ignorés, du moins passés sous silence. Devait-il en être ainsi ? Nullement. Les chrétiens possédaient la Parole, incalculable trésor, privilège unique de la Réforme ; ils avaient le Saint Esprit pour les enseigner dans les choses qu'elle contient, mais la position céleste de Christ et son prochain retour furent ignorés parce que ce qui aurait dû être le témoignage de Christ se mélangea avec le monde politique et religieux, et aboutit finalement à une profession chrétienne sans vie. Ainsi toute l'œuvre fut irrémédiablement gâtée.

Partout où la *sainteté* ne fut pas maintenue, le témoignage fut incomplet et perdit bientôt sa valeur. Le chandelier fut ôté de sa place, la lumière enlevée et le témoignage confié à d'autres. Cela ne changeait rien au témoignage de Dieu, car, pour nous servir d'une expression vulgaire, le chandelier n'est pas

la chandelle. Un nouveau chandelier peut devenir le porteur du même flambeau sans modifier en quoi que ce soit l'éclat de ce dernier. Le témoignage de Dieu ne change pas, mais ses porteurs ont grièvement failli, et c'est en cela que consiste la ruine de l'Église. Aujourd'hui encore, un témoignage *complet* est rendu par quelques-uns, non seulement *aux vérités magnifiques de l'Évangile*, mais *aux dons de l'Esprit, à l'unité du corps de Christ proclamée et réalisée autour de la table du Seigneur, ainsi qu'à Sa prochaine venue*. De nos jours, la proclamation si pressante, si actuelle de cette Venue a pour but, dans les pensées de Dieu, de séparer les chrétiens du monde et de les réunir dans une commune espérance, mais en aucun cas les autres vérités du témoignage ne sont annulées pour cela. Si donc aujourd'hui le cri : Voici l'Époux ! se fait entendre avec plus de force, que les vrais témoins soient prompts à en propager le son, tout en maintenant l'ensemble des vérités que le Seigneur a confiées.

Nous avons dit que, sans la sainteté pratique, sans la séparation du monde sous ses divers aspects, jamais un témoignage fidèle ne pouvait être rendu, et que là où ces choses manquaient, le témoignage manquait aussi. En effet, l'on a pu observer que c'est avec la sainteté dans la marche, dans la conduite et dans les habitudes que le chemin des vrais témoins a *toujours commencé*. Dieu ne leur a jamais confié des vérités nouvelles quand leur conduite ne correspondait plus à la sainteté de Dieu, et il ne faut pas oublier que Dieu ne révèle une vérité nouvelle que lorsque la vérité, reçue précédemment, a été réalisée dans la marche journalière. L'histoire d'Abraham et de son témoignage en est un exemple frappant. Des chrétiens *mondains* ne sont pas et ne seront jamais des témoins. Dès que les enfants de Dieu se trouvent dans le chemin d'une vraie séparation pour Lui, les vérités en rapport avec Christ et son œuvre deviennent comme le privilège du sentier même où ils marchent et leur sont confiées. S'ils abandonnent la sainteté, ces mêmes vérités perdent bientôt leur valeur et n'exercent plus une action vivifiante autour d'eux. Ils les laissent tomber à terre en tout ou en partie : ils oublient la liberté de la grâce, la puissance de l'Esprit, lui substituent des formes cléricales et reviennent à la loi comme règle de vie ; ou bien ils s'accoutument au relâchement quant à la discipline, remplacent l'unité du corps par l'indépendance des assemblées ; ou encore ils n'attendent pas le Seigneur, et confondent sa Venue en grâce avec sa Venue en jugement. Ces choses sont arrivées à beaucoup de chrétiens qui d'abord avaient été les instruments bénis du témoignage. Les uns sont retournés aux divers systèmes religieux d'où l'Esprit de Dieu les avait fait sortir ; d'autres, indifférents aux attaques dirigées par l'Ennemi contre la personne de Christ, ont gardé

certaines vérités doctrinales et en ont oublié la puissance sanctifiante, d'autres enfin sont restés stationnaires dans la connaissance de l'affranchissement ou dans la communion avec le Seigneur Jésus. Par contre, la sainteté habituelle dans la marche conduit à une vue plus approfondie, non pas d'une, mais de *toutes* les vérités contenues dans la Parole et, par conséquent, à un témoignage plus éclatant rendu à Christ.

La venue du Seigneur

Occupons-nous maintenant de l'œuvre du Saint Esprit, à laquelle nous assistons aujourd'hui et qui a pour but de réunir les enfants de Dieu dans la commune espérance de la Venue du Seigneur.

L'appel : « Voici l'Époux, sortez à sa rencontre ! » avait, il y a près de 80 ans, trouvé un écho dans le cœur des vrais témoins, mais l'immense majorité des enfants de Dieu y était restée indifférente. Cet appel, la grâce de Dieu le fait retentir aujourd'hui de nouveau. Le milieu d'où il sort est peu propre à rassembler les chrétiens dans une attente commune, parce que ceux qui prêchent la venue du Seigneur ignorent ou veulent ignorer tout un côté du témoignage, fruit de la séance de Jésus Christ à la droite de Dieu : *les dons de l'Esprit qui anéantissent les prétentions du clergé, et l'unité de l'Église, corps de Christ, réalisée à la table du Seigneur en dehors des sectes affligeantes de la Chrétienté*. Ces mêmes chrétiens ne peuvent, par conséquent, insister sur la sainteté pratique qui pousse les fidèles à se séparer des vases à déshonneur pour réaliser l'espérance chrétienne. Malgré cela, nous avons la conviction qu'enseignés par l'Esprit, un grand nombre d'enfants de Dieu comprendront que, pour sortir à la rencontre de l'Époux, on ne peut rester associé à une profession sans vie et sans réalité. Il est certes trop évident que tous les chrétiens n'obéiront pas à cet appel et se contenteront d'attendre le Seigneur individuellement dans le milieu auquel ils appartiennent. On ne manquera pas de leur dire qu'ils peuvent réaliser cette espérance dans une association quelconque, on les trompera sur *l'espérance de l'Épouse de Christ* qui ne peut appartenir qu'à une vraie séparation d'un monde de professants. N'en avait-il pas été de même, il y a une trentaine d'années, quand on persuadait aux nouveaux convertis qu'ils pouvaient être sauvés sans sortir de leurs milieux sectaires ? Cela, dans un sens, était vrai, mais que devenait leur témoignage ? Hélas ! les chères âmes appelées aujourd'hui feront bientôt la triste expérience que l'attente individuelle du Seigneur ne suffit pas pour les garder éveillées et elles retomberont bientôt, comme nous avons pu maintes fois le constater, dans l'apathie dont le cri de

minuit les avait momentanément tirées. Du reste, hâtons-nous de le dire, il en sera de même pour tous ceux qui, après s'être séparés des systèmes religieux actuels, se contentent d'une position de séparation extérieure sans y ajouter la séparation du cœur.

Tout en exprimant nos appréhensions, nous pouvons néanmoins attendre de grandes choses du mouvement qui se produit aujourd'hui, parce que nous savons que si l'homme est sans force, le Seigneur est puissant pour maintenir ce réveil. Une petite foi n'attend jamais de grands résultats, parce que, au lieu de compter sur Dieu, elle regarde à l'homme et désespère. Elle nous dira que déjà les insinuations de l'Ennemi cherchent à détruire l'espérance dans les cœurs qui viennent de la recevoir. Déjà nous voyons, en effet, la différence si simple et si puissante entre la Venue et l'Apparition du Seigneur, soit complètement ignorée, soit considérablement affaiblie par les prédicateurs de ce réveil ; déjà les grandes lignes si claires des événements prophétiques — je ne parle pas de détails, souvent obscurs pour plusieurs — sont effacées ; déjà l'on enseigne que « les temps des Gentils » sont accomplis, produisant ainsi une sérieuse confusion entre les deux actes de la Venue du Seigneur. En un mot, des symptômes de l'abandon possible de cette précieuse vérité se font sentir, parce qu'on la dissocie de l'ensemble du témoignage confié à l'Église de Christ.

Mais ayons bon courage : l'Esprit de Dieu est puissant, le Seigneur est miséricordieux et peut remédier à la faiblesse de ses rachetés ; Dieu veut glorifier son Fils, et nous pouvons compter que, lorsqu'Il viendra, il trouvera, malgré toutes les barrières que Satan lui oppose, un ensemble de témoins qui l'attendent, assez attachés à sa gloire, pour rejeter loin d'eux les obstacles dont le monde voudrait entraver leur marche à la rencontre de leur Sauveur.

Répétons donc encore et ne l'oublions jamais, que le témoignage actuel ne se borne pas à un côté de la vérité, mais à la *vérité tout entière*, vérité dont l'Église est la colonne et l'appui, vérité qui a Christ comme objet, Sa Parole comme expression, son Esprit comme puissance. Aussi qu'arrive-t-il ? Dans les milieux où le témoignage aux dons de l'Esprit et à l'Église, corps de Christ, est rejeté, les chrétiens qui sont actuellement les prédicateurs de la vérité quant à la prochaine Venue du Seigneur, ne voulant pas subir les conséquences de vérités qui les sortiraient de leurs sectes, ces chrétiens, dis-je, ignorent volontairement et ne mentionnent pas d'une seule parole tout un corps de témoins qui, il y a 80 ans, sont sortis de ces mêmes sectes pour obéir au Seigneur et ont trouvé dans ce chemin *l'espérance de sa Venue jointe à l'ensemble du témoignage chrétien*. Mais si quelque chose pouvait

affermir les témoins fidèles dans l'ensemble de leur témoignage et les y rendre heureux, ce serait précisément le fait que, par une entente tacite, ils sont ignorés aujourd'hui, car ils savent qu'ils ne doivent pas attendre d'être reconnus des hommes. Leur Seigneur l'a-t-il été des conducteurs et des docteurs de la loi ? Qu'il leur suffise d'être inconnus, même du monde religieux, mais bien connus de Dieu (2 Corinthiens 6:9).

Nous ne pouvons attendre de voir *l'ensemble* des chrétiens réunis par l'espérance de la Venue du Seigneur, par la simple raison que la grande majorité des enfants de Dieu a ses intérêts aux choses de la terre. Si les pensées sont à ces choses on n'attend jamais le Seigneur, et si même ceux auxquels Il avait d'abord confié ce témoignage ont peu à peu glissé vers le monde, il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'il leur fût ôté pour être confié à d'autres. Toutefois un fait demeure : l'Esprit de Dieu souffle pour rassembler les élus en vue de la prochaine Venue de Christ. S'ils obéissent à cet appel, ils *sortiront* à sa rencontre ; s'ils n'obéissent pas, ils retomberont bientôt dans le courant de mondanité et de sommeil spirituel qui caractérise le milieu duquel ils auraient dû sortir.

Garder la Parole tout entière

On ne peut pas, répétons-le, séparer une partie du témoignage actuel de l'autre partie sans courir le risque de le perdre tout entier. Combien de chrétiens ne veulent connaître que le témoignage découlant de la mort et de la résurrection de Christ, c'est-à-dire l'Évangile annoncé aux pécheurs ! Qu'arrive-t-il dans ce cas ? Même ce témoignage, — et Dieu s'en sert, grâces lui en soient rendues, pour la conversion d'un grand nombre, — perd de sa puissance. L'Évangile est réduit au *pardon des péchés* et les âmes converties s'en ressentent ; l'affranchissement *du péché* est ignoré ; l'on oublie enfin que l'Évangile de la grâce est en même temps l'Évangile de la gloire. À bien plus forte raison les chrétiens qui font abstraction du témoignage de l'Église, épître de Christ, et du ministère de l'Esprit, font-ils preuve d'ignorance quand on leur en parle. L'Église ! la chose la plus chère au cœur de Christ ! l'objet dont Dieu conservait le secret (maintenant révélé) dans ses conseils éternels ! L'Épouse qu'Il destinait à son Fils bien-aimé ! L'Église ! ce mystère d'un corps uni ici-bas avec sa Tête glorieuse dans le ciel ; d'un organisme faisant partie de Christ lui-même et sans lequel Celui qui remplit tout en tous n'aurait pas sa plénitude ! L'Église qu'Il a tant aimée que de se livrer lui-même pour elle, l'Église qu'il sanctifie et purifie pour se la présenter glorieuse ! L'Église qu'Il destinait à être son témoin devant le monde, une

épître signée de son Nom, un témoignage pour les anges même qui y apprennent la sagesse si diverse de Dieu ; l'Église, corps visible (car il est *responsable* de l'être) d'un Christ glorieux, prêt à être manifesté !... C'est là, comme nous l'avons vu, cette partie du témoignage qui se lie à la position actuelle de Christ, caché et assis dans la gloire à la droite de Dieu. Et tout cela serait sans importance pratique et n'aurait qu'une valeur secondaire ? Et nous lui préférerions de misérables et coupables contrefaçons, œuvre de l'Ennemi, qui déshonorent le Seigneur et qu'Il rejettera loin de Lui quand il entrera en compte avec la Chrétienté coupable ? Et nous devrions ne pas croire que ce qu'est l'Église dans la pensée de Dieu doive faire partie du témoignage actuel des chrétiens ?

Que livrée à sa responsabilité, l'Église y ait entièrement failli et doive comme telle devenir sous peu une habitation de toute bête impure (Apocalypse 18:2) — et combien nous devrions ressentir douloureusement sa ruine comme porteur du témoignage — cela ne change, ni ne diminue en rien la valeur de ce témoignage, car il est confié désormais à un Résidu croyant qui peut et doit le rendre autour de la Table du Seigneur.

Donc, ignorer, abandonner ou passer volontairement sous silence une seule de ces vérités : *l'œuvre parfaite de Christ, l'Église, corps et Épouse de Christ, habitation de Dieu par l'Esprit, et la Venue du Seigneur*, c'est ignorer, méconnaître ou abandonner le caractère du témoignage de Christ pour le jour actuel.

Il peut y avoir (chose sans doute infiniment triste à constater chez des chrétiens, sans qu'elle touche en rien à leur salut éternel) une quantité de croyants qui ne sont pas des témoins. Abdias, à la cour d'Achab, bien qu'il « craignît beaucoup l'Éternel », n'était pas un témoin en Israël ; même les sept mille hommes cachés, que Dieu s'était réservés n'étaient proprement que des témoins négatifs, tandis qu'Élie était le témoin de Dieu au milieu de l'infidélité générale. Avant lui, Gédéon et les trois cents qui l'accompagnaient étaient des témoins actifs. Tout Madian et Amalek purent entendre le son de leurs trompettes, associé à la proclamation du nom de l'Éternel, et purent voir la lumière sortant de leurs cruches brisées.

Heureux ceux qui, placés en présence de ces vérités, en sont devenus les témoins et y ont conformé leur marche : il y a des couronnes pour les témoins fidèles et elles ne leur seront point ôtées. Combien sont à plaindre ceux qui ignorent ces choses ; combien sont à blâmer ceux qui, sortis du té-

moignage après l'avoir rendu, n'en ont plus retenu qu'une partie, tandis qu'ils rejetaient l'autre ! Mais quelque douloureux que soit, pour le fidèle, un tel abandon, il est consolé en pensant que, malgré tout, le Seigneur atteindra son but et sera finalement glorifié dans *tous* ceux qui auront cru.

Le témoignage de Philadelphie

Nous désirons illustrer ce que nous avons dit par quelques considérations sur le témoignage de Philadelphie. Cette Église présente tous les caractères du témoignage de Christ au temps de la fin.

Toute la Parole

Philadelphie, entourée du déclin général, et n'ayant que « peu de force » pour son témoignage, est cependant qualifiée du titre d'Église, aussi bien que toute autre forme de l'Église responsable au cours de son existence, et cependant elle n'est qu'un faible Résidu, bien autrement insignifiant que celui qui, à la Réformation, était sorti de Thyatire et que son infidélité avait finalement conduit à « la mort » de Sardes. Entre cette mort et la « tiédeur » dégoûtante de Laodicée, Philadelphie a retrouvé Christ comme son Chef ; elle fait moralement corps avec Lui, et cela est très remarquable. Tous les caractères de Philadelphie se trouvent être en accord avec les caractères de Christ ; aussi le Seigneur lui dit : « *Je t'ai aimée* », ce qu'Il ne dit à aucune autre assemblée. Il a aimé l'Église, il s'est donné lui-même pour elle et s'occupe d'elle pour se la présenter sainte et sans défaut à la fin, mais il aime Philadelphie parce qu'elle lui est restée fidèle et qu'elle a gardé sa Parole. La Parole de Christ contient, avons-nous dit, toutes les parties de Son témoignage : aucune ne manque à ce faible Résidu et ne reste en souffrance. De plus, Jésus dit à Philadelphie : « Tu n'as pas renié mon nom ». Cela ne signifie pas seulement qu'elle n'a supporté aucune doctrine attentatoire à la perfection divine exprimée par le nom du « Saint », mais elle l'a glorifié par sa conduite.

La sainteté pratique

Elle est en communion avec le Seigneur par une *marche de sainteté pratique*, de séparation du monde ; elle réalise cette parole de son Sauveur : « Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde... et moi je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité ». C'est, en effet, comme nous l'avons remarqué, ce qui caractérise,

dans ces temps de la fin (où la mondanité a tellement envahi l'Église, qu'on y distingue à peine les croyants des professants), tout vrai témoignage pour Christ. Il y a désaccord complet entre Philadelphie et Sardes qui a souillé ses vêtements. Philadelphie a réalisé cette parole : « Soyez saints, car moi je suis saint ». Elle n'a pas renié ce nom, auquel, par sa marche, elle a déclaré appartenir.

C'est ce qui, dans le siècle passé, caractérisa dès le début le témoignage des disciples de la Parole. Ils ne se distinguaient point, tout d'abord, par leurs lumières, mais, tout en confessant leur ignorance, ils désiraient glorifier le nom du Seigneur par une vraie séparation du monde qui les entourait et qui, *sous sa forme religieuse*, pouvait exercer le plus d'attraction sur des âmes sérieuses.

Ce fut ainsi qu'un nouveau Résidu se mit en route, mangeant les pains sans levain dès le début du voyage et proclamant les sept jours de la fête. Le résultat fut l'approbation du Seigneur qui accorda la connaissance des vérités contenues dans sa Parole, mais jusque-là oubliées ou ignorées, à ces disciples dans le chemin de la sainteté pratique. Il leur confiait le contenu de la Parole de vérité, parce qu'ils étaient attachés au « Véritable ».

C'est ainsi que le témoignage retrouva, non par puissance ni par intelligence, mais à la suite d'une vraie séparation du monde, l'ensemble des vérités qui caractérisent le temps actuel et constituaient le témoignage de l'Église avant son déclin. Prétendre les posséder sans séparation d'avec le monde et sans réaliser ce qu'est l'Église de Christ, c'est se faire une cruelle illusion. Il est possible, dans les systèmes religieux des hommes, de saisir l'une ou l'autre des vérités qui constituent l'ensemble du « témoignage », mais elles n'y seront jamais comprises dans leur puissance sanctifiante, ni comme vérités collectives, et resteront la part incomplète de quelques chrétiens isolés. En outre, il arrivera nécessairement qu'à l'annonce d'une vérité nouvelle se mêleront toute sorte d'erreurs, comme on peut le constater aujourd'hui, au sujet de la proclamation de la Venue du Seigneur. Hélas ! la sainteté pratique n'a pas duré chez les témoins dont nous parlons. Les divisions survenues parmi les chrétiens auxquels le Seigneur confiait son témoignage, l'ont prouvé à leur extrême confusion.

Cette sainteté pratique que le Seigneur reconnaissait chez Philadelphie, il la définit par ces mots : « Je connais *tes œuvres* ». C'est à cela qu'il regarde avant tout pour juger de l'état des Églises (Apocalypse 2:2, 19 ; 3:1, 8, 15). Il cherche et reconnaît ce qu'il peut y avoir de louable dans les diverses pé-

riodes de leur histoire, mais il est obligé d'y ajouter constamment cette parole : « J'ai contre toi ». À Sardes il ne l'ajoute pas même, car ses œuvres ne sont qu'une *apparence* de vie. Il n'en est point ainsi de Philadelphie. Pas un blâme ne sort à son sujet de la bouche de Jésus. Ses œuvres sont peu de chose peut-être ; elle serait la première à ne pas les apprécier et à ne pas savoir les énumérer, mais Jésus les connaît et cela suffit à ce Résidu méconnu. Il a peu de force, mais il peut avoir confiance en Jésus Christ en qui est la force, la clef de David pour ouvrir et fermer.

Le sentiment de l'amour de Christ est le ressort de la vie de Philadelphie. Elle peut « aimer les frères » parce qu'elle connaît l'amour de Jésus pour elle. Ne lui a-t-il pas dit : « Ils connaîtront que moi je t'ai aimée » ?

Nous avons vu que « garder la Parole » de Christ comprenait de fait l'ensemble du témoignage actuel, de ce qui était au commencement. Philadelphie manifestait ainsi pratiquement, appuyée sur cette Parole, ce qu'était l'Église aux yeux du Seigneur.

Le Seigneur pourvoyait aussi lui-même à ce que la vérité de son Évangile, cette partie du témoignage à la perfection de l'œuvre de Christ accomplie sur la croix, fût toujours à la portée de ce Résidu et ne pût lui être enlevé. Il avait mis devant Philadelphie une porte ouverte que personne ne pouvait fermer.

La venue du Seigneur

Arrivons maintenant à la troisième partie du témoignage de Philadelphie. L'Église de Christ approche de la fin ; elle a conscience que le Seigneur vient ; elle attend patiemment comme Lui. Elle a pu lire et apprendre toutes les autres vérités dans la Parole, mais ici, elle garde « la parole de Sa patience ». Celle d'Éphèse était la patience d'Éphèse, (2:2), celle de Philadelphie, la patience de Christ.

Garder *Sa* parole, ne pas renier *Son* nom, proclamer *Son* Évangile, garder la parole de *Sa* patience, voilà ce qui, aux yeux du Seigneur, caractérise en ces jours de la fin un Résidu qu'Il approuve. Tous ceux qui considèrent une partie quelconque de la parole de Christ comme *non avenue*, soit qu'ils combattent la perfection de Son œuvre sur la croix, soit qu'ils veuillent remplacer la libre action du Saint Esprit par des institutions humaines, soit qu'ils renient pratiquement l'Unité du corps de Christ et la manifestation de cette Unité à la table du Seigneur, soit qu'ils combattent ou altèrent l'espérance de Sa Venue, tous ceux-là ne peuvent être aujourd'hui des témoins et n'ont aucun droit à porter le nom de Philadelphie. Mais répétons ce que nous avons dit

en commençant : Tous ceux qui abandonnent une vraie séparation pour Dieu dans leur marche et dans leur conduite, en vivant comme le monde, tous ceux qui s'associent aux hommes « qui habitent sur la terre » ou qui veulent être à la fois citoyens du monde et citoyens du ciel, ont abandonné le chemin du témoignage. Ils sont plus blâmables que les chrétiens qui n'y sont jamais entrés ; ils ne se rendent pas compte que tout témoignage doit *commencer* par la sainteté.

Philadelphie est le tableau d'un témoignage complet, rendu dans la faiblesse, mais approuvé du Seigneur, en un temps de ruine. Que les chrétiens fidèles se contentent de le rendre dans l'infirmité, car même leur peu de force a l'approbation du Seigneur au lieu d'encourir son blâme.

Il y aura certainement à Sa venue un rassemblement plus grand des enfants de Dieu et le mouvement actuel le fait prévoir, mais, sauf celui que la « dernière trompette » produira en un clin d'œil, il ne peut s'agir, lors des trompettes qui précéderont la dernière, d'un rassemblement général. En Apocalypse 22:17, deux classes de personnes attendent le Seigneur : d'une part l'Église, telle que Christ la considère, réalisant par l'Esprit sa relation d'Épouse, et c'est à elle que le Seigneur dit, comme à Philadelphie : « Je viens bientôt » — d'autre part les saints considérés isolément et non pas réunis comme Assemblée. Puisse chacun d'eux, du fond du cœur, lui dire aussi : Viens !

Le Messager Évangélique 1918, p.281-291, 301-308, 321-326

II - Les trois dernières églises d'Apocalypse 2 et 3 par rapport aux quatre premières

Aperçu sur les épîtres aux sept églises

Parmi les traits qui séparent les assemblées de Sardes, Philadelphie et Laodicée des quatre premières Églises, il en est un sur lequel on ne peut assez insister. Dans les épîtres à Éphèse, à Smyrne, à Pergame et à Thyatire, le Seigneur se présente avec les caractères, pour ainsi dire *officiels*, sous lesquels il lui avait plu d'apparaître au premier chapitre. Ces caractères sont ceux d'un juge qui prend connaissance de l'état de l'Église dans les développements successifs qu'elle a subis, comme Église *professante et responsable*. Ces mots signifient que ce n'est pas l'Église telle que Dieu l'a instituée à la Pentecôte qui est jugée dans l'Apocalypse. Dieu ne peut pas plus juger l'Église au moment où elle sort parfaite de ses mains, qu'il ne pouvait juger la création au moment où, l'ayant tirée du chaos, il vit qu'elle était « très bonne ». Mais lorsque l'Église est livrée à la responsabilité de se maintenir dans l'état où la grâce de Dieu l'avait placée, nous assistons aux divers développements du mal dans son sein. Nous exceptons ici, dans une mesure, le cas de Smyrne, qui doit être considérée comme un effort du Seigneur pour ramener, par les persécutions, son Église à l'état initial du « premier amour », que son infidélité lui avait fait perdre. Hélas ! si les persécutions ont été abondamment bénies pour les âmes individuellement et en ont fait de puissants témoins de Christ au milieu d'un monde méchant, elles n'ont pas ralenti le déclin. Le mal s'est accentué de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ait atteint le plein développement de la corruption romaine dont l'Épître à Thyatire est le tableau.

Ces remarques, à dessein fort incomplètes, nous amènent aux trois dernières églises. On les a appelées des églises de Résidus, assez justement si l'on entend par là qu'elles sont la suite d'une œuvre partielle de restauration pour retirer du sein de l'église romaine les fidèles appelés « *les autres* qui sont à Thyatire » (2:24), et pour en former le noyau d'un nouveau témoignage. Ce témoignage partiel va désormais, dans la bouche de Christ, porter le nom d'Église. Seulement, comme il s'agit ici de l'Église *professante et responsable*, Dieu ne nous entretient pas du tout de l'œuvre éclatante accomplie par son Esprit au début de ce qu'on appelle la Réformation, mais il nous parle de son déclin, relativement très rapide, lorsque, sous cette forme nou-

velle, l'Église fut livrée à la responsabilité de se maintenir dans les bénédictions reçues.

Les trois dernières églises, Sardes, Philadelphie et Laodicée, font partie du tableau d'ensemble qui nous représente, dans les sept églises, la suite du déclin de l'Église, dans son caractère *historique* d'Église responsable. En effet, depuis l'abandon du premier amour (Éphèse), jusqu'au moment où l'Église est vomie de la bouche du Seigneur (Laodicée), le déclin se précipite vers la ruine irrémédiable. Cependant les trois dernières églises offrent, je n'en doute pas, un autre caractère qui, pour avoir été souvent ignoré, a conduit à de fausses interprétations au sujet de Philadelphie : je veux parler du fait que, malgré leur *suite historique* indéniable, ces trois églises représentent beaucoup plus certaines phases, ou *certaines états caractéristiques* de l'Église dans les derniers jours. La suite de cet article montrera l'importance de cette remarque au point de vue pratique.

Ce qui distingue en premier lieu Sardes, Philadelphie et Laodicée, et fournit la preuve péremptoire qu'elles ne sont plus seulement, comme les quatre premières églises, le développement historique du mal dans l'Église professante, ce sont les *titres* que le Seigneur y prend. Ces titres n'ont plus rien de commun avec ce que, pour me faire comprendre, j'ai appelé des titres *officiels*. J'en excepte cependant *un seul titre*, par lequel l'Esprit relie évidemment les trois dernières églises avec les quatre premières. Ce titre, nous le trouvons dans l'adresse à Sardes, où le Seigneur se présente comme « Celui qui *a les sept étoiles* ». Cependant il ne dit pas, comme à Éphèse : « Celui qui *tient les sept étoiles dans sa main droite* ». Cette parole : « dans sa main droite » signifie que les églises, ou les anges qui les personnifient, possédaient *une autorité, nullement indépendante il est vrai, mais subordonnée à celle de Christ, et ne pouvant subsister que par lui*.

Sardes

À Sardes, cette autorité de l'Église, *même subordonnée*, a entièrement disparu. Nous la voyons concentrée en Christ ; elle appartient à lui seul : « Il *a les sept étoiles* ». L'autorité de l'Église s'est, pour ainsi dire, réfugiée en lui. Lui, la possède et ne la transmettra à nul autre. Or tel est le bonheur et la sécurité du chrétien en un temps de ruine.

La mention que le Seigneur a les sept étoiles est en même temps le lien qui rattache *historiquement* la deuxième section des sept églises à la première. Toutes deux sont ensemble, si j'ose m'exprimer ainsi, sous la même invocation. Cependant, comme nous l'avons dit, la liaison, tout en étant réelle, de manière à faire de Sardes une suite de Thyatire, n'a plus du tout la même

valeur historique que dans les églises de la première section. Quoique la succession existe, soit de l'une à l'autre, soit dans leur rapport avec Thyatire qui les précède, les trois dernières églises sont sans doute plutôt *contemporaines* que *successives*.

À part cet attribut que le Seigneur ne partage désormais avec personne, tous les autres attributs de Christ mentionnés dans les trois dernières églises sont entièrement nouveaux. Ils lui appartiennent à lui seul, mais le point capital, c'est que *tout fidèle peut les posséder*, en les cherchant, non pas dans l'Église, mais uniquement en lui. Tel est le cas, à Sardes, pour les *sept Esprits de Dieu*, que le Seigneur seul possède. La plénitude de l'Esprit se trouve en lui. Quand l'Église fut instituée, elle avait reçu cette plénitude de la part d'un Christ monté dans la gloire, et chaque membre du corps l'avait aussi en partage. L'Esprit, en personne, avait « *rempli* toute la maison », et « *tous étaient remplis* de l'Esprit Saint » (Actes 2:2-4). Mais, si le don du Saint Esprit n'a pas changé, où est maintenant sa manifestation et sa puissance ? Elle demeure invariablement en Christ.

Sardes place devant nous l'état auquel la Réforme, si belle à l'origine, a *abouti* : un état de mort spirituelle. Il n'est pas question ici de ce qu'il peut y avoir de bon dans le protestantisme dégénéré, mais de la condition que ce protestantisme a présentée *aux yeux de Christ* à une époque déterminée, qui n'a pas encore entièrement pris fin. Je le répète, il s'agit d'une condition déterminée caractérisant, à un certain moment, l'Église professante, ou le protestantisme, aux yeux de Christ. C'est cet état qui compte *pour lui*. Livrés à notre propre jugement, nous pourrions l'estimer tout différemment, mais le Seigneur nous révèle comment lui l'envisage : cet état, il l'estime absolument *mauvais*. Nous allons voir pourquoi il envisage comme *absolument bon* l'état de Philadelphie.

Or notez que l'appréciation de Christ au sujet de l'état des églises est toujours en rapport avec les bénédictions premières qu'il leur avait accordées. Dieu juge toujours de l'état de son peuple selon les privilèges dans lesquels il l'avait primitivement établi, et non selon le bien partiel qui peut s'y rencontrer, quoique cela ne lui échappe pas non plus. C'est ce dont l'histoire d'Israël est la preuve, et ce que toute la prophétie de l'Ancien Testament nous fait connaître. Le même principe prévaut dans l'histoire de l'Église. L'épître à Sardes nous montre cela d'une manière très claire. Sardes, la chrétienté protestante, que Dieu avait sortie et séparée du monde, à laquelle il avait confié tant de vérités précieuses, est traitée selon les lumières qui lui avaient été confiées, et assimilée au monde sur lequel le Seigneur viendra comme un voleur ; mais elle n'est pas traitée d'après les quelques noms qui s'y trouvent et qui n'ont pas souillé leurs vêtements.

S'il est vrai que l'état de Sardes, comme celui de Thyatire, se perpétuera jusqu'au jugement final, la Parole, par contre, nous encourage beaucoup par la description de l'état de Philadelphie. À un moment donné, dans la période actuelle de l'histoire de l'Église, le Seigneur s'est suscité un témoignage au milieu de l'indifférence générale. Pour être reconnu de lui, ce témoignage devait être dépourvu de toute prétention. Les prétentions, nous les rencontrons à Laodicée ; elles sont étrangères à Philadelphie, qui non seulement a peu de force, mais en a conscience et est approuvée et encouragée en cela par le Seigneur lui-même. On a si souvent parlé de Philadelphie qu'il semble presque inutile d'y revenir, et cependant il est particulièrement profitable d'y insister de nouveau dans le jour actuel.

Philadelphie

Qu'est-ce donc que cette église de Philadelphie, contre laquelle le Seigneur n'articule aucun reproche, et qu'il approuve au contraire sur tous les points, même sur son peu de force ? Forme-t-elle un corps compact et visible ? Souvent, de nos jours, des chrétiens ont eu la prétention de revendiquer à leur profit le nom de Philadelphie. Or Philadelphie, comme nous l'avons déjà fait pressentir, n'est un développement *historique* de l'Église que dans une faible mesure et, de fait, seulement en un point, c'est que son existence ne précède pas celle de Sardes. Philadelphie, nous le répétons, comme Sardes qui l'a précédée et comme Laodicée qui la suit, est la description d'un *état* assez important aux yeux du Seigneur pour recevoir de lui le nom d'Assemblée. La différence est que Sardes est la description très réelle d'un état des plus fâcheux, manifesté particulièrement à une certaine époque, tandis que Philadelphie est la description tout aussi réelle d'un état approuvé du Seigneur et manifesté dès l'époque suivante. Il l'approuve parce que Philadelphie a pleine conscience de sa faiblesse, ce qui l'encourage à chercher sa force et ses ressources en Christ seul. Les éléments vivants de l'Église ont été représentés à un moment donné, et le sont encore, par l'état philadelpmien. Ils y demeurent ; cependant, s'il ne s'agit que de la condition *historique* de Philadelphie, cet état n'a pas duré tel qu'il nous est présenté ici. Mais, au contraire de ce qui est arrivé à Sardes, le Seigneur continue à voir ces éléments tels qu'il les a suscités au début. La raison de ce phénomène, unique dans les épîtres aux sept églises, il faut la chercher dans les faits suivants : D'abord le Seigneur aime tendrement Philadelphie, parce que, ayant pleinement conscience de sa faiblesse, elle dit comme Gédéon : « Moi, je suis le plus petit dans la maison de mon père ». Ensuite, parce qu'elle a une confiance entière en sa puissance, comme un faible enfant dans les bras de sa mère. Enfin, parce que le Seigneur est tout pour elle, le seul digne d'être écouté et suivi. Mais allons plus loin : à Philadelphie *le nom* du Seigneur a

pris, dès le commencement, une telle importance qu'elle le maintient au milieu de l'infidélité générale. Ce nom est celui du *Saint*, d'un Christ qui, personnellement, est séparé de tout mal. Il s'agit, pour Philadelphie, de ne pas le renier, c'est-à-dire de réaliser, à l'exemple du Maître, une sainte séparation du milieu moral dans lequel le monde est plongé. Mais le nom du Seigneur est aussi : *le Véritable*. Il est en rapport avec la Parole, car elle est la Vérité. La sainteté de la personne de Christ ayant été révélée à Philadelphie, la Parole a pris tout à coup pour elle une importance immense, car elle a révélé cette *Personne* au cœur de ce faible Résidu.

La Parole avait été jadis mise en lumière à la Réformation, mais il est remarquable, quand on lit les écrits des Réformateurs, de voir combien l'*œuvre* de la justification par la foi y prend plus de place que la *Personne* qui l'a accomplie ; le *salut*, plus que le *Sauveur*. Ici, la Parole a mis pleinement en lumière cette Personne bénie qui s'est emparée du cœur de Philadelphie : Je suis « le Véritable » et « tu as gardé ma parole ». Enfin Philadelphie, comme nous l'avons vu, ne prétend pas à la puissance ; elle n'en a point, mais elle l'a trouvée tout entière en Celui qui a la clef de David et qui met cette puissance à la disposition de ses bien-aimés pour leur ouvrir la porte du service.

La porte est comptée à Philadelphie comme ouverte *pour elle*, alors même que d'autres peuvent largement profiter de cette liberté du service. N'arrive-t-il pas aujourd'hui que beaucoup de chrétiens profitent de la *porte ouverte* sans être attachés de cœur aux principes qui dirigent la marche de Philadelphie ? Nous trouvons ici, en effet, une période de l'histoire de l'Église où la porte est ouverte, et cela, à cause d'un pauvre et faible témoignage à la Parole et au nom de Christ.

Il y a donc, actuellement, pour l'Église, aux yeux du Seigneur, une période de témoignage à sa Personne, à son caractère, à sa Parole. Ce témoignage a pour conséquence, avant tout, la prédication de l'Évangile, dans la plus vaste acception de ce mot, au milieu du monde. Le Seigneur répand largement cet Évangile, comme approbation du témoignage qu'il a suscité, témoignage que, ni le monde, ni la synagogue de Satan, la religion légale, ne connaissent, auquel bien plutôt ils s'opposent, mais que les yeux et le cœur du Seigneur discernent et apprécient. Il peut être reconnu à l'extension de la bonne nouvelle et du service de la Parole que le Seigneur suscite à la suite de ce témoignage. Cette extension a pour point de départ l'approbation que le Seigneur donne au témoignage de Philadelphie et elle en portera la marque jusqu'au bout. Or tous ceux auxquels il peut dire, dans la conscience qu'ils ont de leur faiblesse : « Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom », en font partie.

Le Seigneur ajoute encore : « Tu as gardé la parole de ma patience ». Il est de toute importance de ne pas oublier ce dernier caractère du portrait de Philadelphie. Tout vrai Philadelphien le porte aujourd'hui. Il s'agit d'attendre la venue du Seigneur avec la même patience que celle qu'il met lui-même à voir enfin tout ce que son cœur désire, l'ensemble de ses rachetés, son Épouse chérie, réunie à lui pour toujours.

Aussi, quel encouragement pour Philadelphie d'entendre cette parole : « Je viens bientôt » et d'être exhortée par elle à tenir ferme et à ne pas se laisser enlever sa récompense. Cette venue du Seigneur, d'autres chrétiens peuvent la mettre en doute, mais elle fait partie aujourd'hui du témoignage de Philadelphie, tel que lui le reconnaît.

Les chrétiens qui ont le privilège de savoir en quoi consiste le témoignage de Philadelphie sont, comme nous l'avons dit, en danger de prétendre être eux-mêmes ce témoignage, à l'exclusion d'autres chrétiens. Ils oublient que Philadelphie est un état d'ensemble, que le Seigneur apprécie et auquel il fait l'honneur de donner le nom d'Église au milieu du mal qui l'entoure, malgré son insignifiance apparente et son peu de force, pleinement reconnus par ceux qui en font partie. De cet état, il est important de le retenir, le Seigneur nous fait un *tableau d'ensemble*, comme il l'a fait pour Sardes, et va le faire pour Laodicée. À Philadelphie il réunit en un les traits du témoignage pendant une période donnée, où la valeur de sa Personne est remise en lumière comme au commencement. Ce témoignage touche son cœur. La joie d'être personnellement, quoique faiblement, compris, le touche plus que toute autre manifestation. Quand il dit à ses disciples : « Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations », alors que, de fait, leurs cœurs étaient bien plus occupés d'eux-mêmes que de Lui, — quand il dit : « Je suis glorifié en eux » ou « vous m'avez aimé », on voit quelle réponse un peu d'amour de notre part pour lui trouve dans ce cœur, ce cœur où une sensibilité parfaite se joint à un amour parfait !

Le tableau tracé par le Seigneur n'est mêlé d'aucun blâme et exprime toute son approbation, parce que, au milieu du mal qui prédomine de toutes parts et de la faiblesse que les fidèles acceptent et reconnaissent, Jésus constate une connaissance réelle de sa personne, un attachement à son nom en son absence, une communion avec lui qui, jusqu'à ce jour, n'était plus réalisée, une espérance patiente de sa venue, la force en lui, l'amour en lui, l'espérance en lui, toutes ces choses réalisées au milieu d'une faiblesse qui caractérise les temps de la fin.

Lui seul se réserve de connaître l'activité de Philadelphie. Il dit : « *Je connais tes œuvres* », sans autre addition comme dans les églises précédentes, alors que Philadelphie ne pourrait ni ne voudrait les énumérer elle-même. Se

parer du nom de Philadelphie ne serait qu'une fausse prétention, une parure extérieure contredite par la réalité. Qui oserait dire : Par ma conduite je n'ai pas renié le nom du Saint ? ou bien : J'ai gardé la parole de sa patience ? Laissons donc au Seigneur le soin d'apprécier si cette condition est la nôtre. Lui seul est compétent pour le faire, et toujours il l'apprécie bien au-delà de ce qu'elle peut être en réalité.

Cet état de Philadelphie est sorti d'un Réveil que lui seul a provoqué, dont lui seul est capable de découvrir les premières origines dans le passé, comme il est seul capable de déterminer dans le présent ceux qui en font partie. Ce Réveil a des caractères très distincts : il est le *Réveil de la fin*. L'étoile du matin n'a pas été nommée dans les trois premières églises ; elle n'est promise, dans l'épître à Thyatire (2:28), qu'à ceux qui auront finalement remporté la victoire. À Sardes, le Seigneur ne vient que comme juge. À Philadelphie, l'espérance actuelle de sa venue en grâce, comme Sauveur, est proclamée pour la première fois.

Nous pouvons constater depuis bien des années la présence de ce Réveil et l'activité dans le service qui en est la conséquence immédiate ; et notre plus grand désir doit être d'y participer et d'en réaliser les caractères, sinon nous n'y appartiendrions pas. Or c'est ici qu'il est important, comme nous l'avons dit plus haut, de se souvenir que Philadelphie est un tableau d'ensemble, dans lequel rentrent tous les individus qui réalisent les caractères énumérés, alors que beaucoup de ceux qui sembleraient appartenir extérieurement au témoignage actuel pourraient en être finalement exclus comme n'y ayant aucun droit.

De même qu'à Sardes les yeux de Christ ne voient que la mort, ils ne voient à Philadelphie que l'amour, la vie, la communion et l'espérance. L'état de mort et d'indifférence du monde est ici comme dissocié de Philadelphie et concentré sur Sardes et Laodicée. De même le témoignage est concentré sur Philadelphie, comme si le Seigneur avait voulu qu'aucun de ses rayons ne se perdit et les avait réunis en un faisceau de lumière dès leur origine, n'en laissant rien, ni pour Sardes, ni pour Laodicée qui précèdent ou suivent cette ère bénie. Tout cela confirme ce que nous avons dit plus haut, c'est que Philadelphie est plutôt un tableau de la condition du témoignage dans une période donnée que le développement historique de ce qui se passe pendant cette période. C'est cette condition qui compte pour le Seigneur, et cela se comprend, parce que sa personne est tout pour cette faible Assemblée. La récompense de ce témoignage pratique à l'intégrité absolue de la Parole et à la sainte séparation du mal, séparation dont le modèle est en Christ, cette récompense, Philadelphie la reçoit par une porte désormais ouverte à sa faiblesse pour la prédication de la Parole. Ce service n'est pas, comme le disent aujourd'hui beaucoup de chrétiens qui renient le témoi-

gnage de Philadelphie tout en prétendant aux privilèges qui en sont la conséquence, ce service, disons-nous, n'est pas ce qui caractérise Philadelphie elle-même, mais ce que le Seigneur donne et accorde à son peu de force et à son affection pour lui.

Le Réveil de Philadelphie est de fait peu apparent en présence de la sphère beaucoup plus étendue de mort et d'indifférence où Sardes et Laodicée sont plongées, mais c'est précisément pourquoi le Seigneur a soin de le mettre si remarquablement en évidence, afin que tous connaissent que son appréciation est diamétralement opposée à celle des hommes et quelle valeur *Lui* attribue à un témoignage qui n'a pour objet que lui-même : « *Ils connaîtront que moi je t'ai aimé* ». Et si même ce Réveil était très apparent, on peut dire qu'il ne correspondrait pas aux pensées de Christ : « Tu as peu de force », voilà ce qu'il loue en premier lieu, et : « une porte ouverte », voilà ce qu'il donne. Considérée de cette manière, Philadelphie nous apparaît comme une oasis au milieu du désert, entourée entièrement des sables arides de Sardes et de Laodicée ; n'étant de fait qu'une oasis de peu d'étendue, mais attirant d'autant plus les regards que rien, en dehors d'elle, ne porte ni fleurs, ni fruits, ni verdure pour le Cultivateur.

Il est encore un trait distinctif de Philadelphie. Nous l'avons gardé pour la fin parce qu'il découle de tous les autres et les domine : C'est la communion avec le *Seigneur*.

La première épître de Jean nous montre que la vie éternelle a été communiquée aux apôtres, pour avoir vu, entendu, contemplé et touché la parole de vie manifestée en Christ. Ceux-ci l'ont fait connaître à d'autres ; elle est devenue, comme don de Dieu accordé à la foi, la part de tous les croyants. Elle nous a été communiquée afin que nous ayons communion avec le Père et le Fils, puis avec tous les saints. La communion est une part et une jouissance communes dans tout ce qu'est le Père pour le Fils, le Fils pour le Père, et les croyants pour l'un et pour l'autre. Le résultat est une joie parfaite goûtée par tous. Cette merveilleuse communion nous est donnée afin que nous ne péchions pas, car le péché est, sous quelque forme que ce soit, la chose qui trouble, détruit absolument la communion. L'apôtre nous montre que, pour qu'elle puisse être maintenue et ne soit pas détruite par le péché, trois choses sont nécessaires : 1° Le sang de Jésus Christ qui purifie une fois pour toutes de tout péché ; 2° la confession de nos péchés au Père qui est *fidèle* à ses promesses envers nous pour nous pardonner, et qui est *juste* envers Christ pour nous purifier de toute iniquité ; 3° l'office d'Avocat auprès du Père, Jésus Christ intercédant en notre faveur et nous lavant les pieds par sa Parole pour que nous puissions avoir part avec lui.

Cette communion, Philadelphie la possède. Elle l'a rencontrée dans toute la marche de Christ comme homme ici-bas. Elle l'a vu traverser le monde en toute faiblesse extérieure ; elle l'a vu garder chaque iota de la parole de Dieu pour l'accomplir ; elle l'a vu marcher dans une séparation absolue de tout mal, correspondant à son nom de « Saint » ; elle l'a vu souffrir patiemment pour atteindre le but d'amour que le Père lui avait proposé ; elle le voit encore attendant avec patience le moment où il sera réuni à son Épouse. Philadelphie elle-même a marché pas à pas sur ses traces, consciente de son extrême faiblesse. En l'imitant, elle a trouvé la communion avec lui, son Modèle parfait, et la même part commune avec tous les témoins de Christ. Elle peut dire : « Nous avons communion les uns avec les autres ».

L'état de Philadelphie est ce qui caractérise l'Église aux yeux de Christ à une période de son existence. Cet état, nous n'en doutons pas, durera jusqu'à la fin, puisque Philadelphie est exhortée à retenir ferme ce qu'elle a jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Toujours donc le chrétien pourra trouver la communion collective des saints en attendant le jour des récompenses, mais, ne craignons pas de le dire, cet état, aussi bien à Philadelphie que dans toute autre assemblée est sujet au déclin. De là l'exhortation qui lui est adressée de « retenir ferme ce qu'elle a, *afin que personne ne prenne sa couronne* ».

Laodicée

Si nous considérons les trois dernières églises, non pas à leur point de vue historique, mais comme représentant les traits moraux des derniers jours, nous voyons Sardes, le milieu d'où le témoignage philadelphien est sorti, se joindre à Laodicée ; mais cette dernière, avec des caractères infiniment aggravés. Dans l'une et dans l'autre, il reste, comme éléments fidèles, un petit noyau à Sardes et des individus isolés à Laodicée ; mais l'état moral de ces quelques-uns ne caractérise ni l'une ni l'autre de ces deux églises. Ce qui les caractérise, c'est d'une part la mort, de l'autre la tiédeur orgueilleuse qui s'attribue de la force. Entre les deux paraît Philadelphie, un très faible témoignage ne tirant sa valeur, au milieu de la ruine, que de l'attachement à la personne de Christ, à sa Parole, et de l'attente de sa venue. Remarquez que l'indifférence générale à la vérité, propre à Sardes et à Laodicée, est la même dans le milieu qui *entoure* Philadelphie. On y trouve la mention de « ceux qui habitent sur la terre » (v. 10), terme familier à l'Apocalypse pour désigner les hommes qui ont détourné les yeux des choses du ciel et ont élu leur domicile ici-bas. C'est là le caractère général que revêt le monde aux derniers jours ; mais on y trouve aussi « la synagogue de Satan », le formalisme légal et judaïque dont Satan se sert pour détourner les âmes de Christ.

Non, ce à quoi le Seigneur donne son nom, ce qu'il estime, ce qu'il aime et recommande, c'est un état qui, quelque méprisé qu'il soit par la synagogue de Satan ou par ceux qui habitent sur la terre, a pour tout premier caractère d'être faible, d'en avoir conscience, et de ne pas sortir de cette condition. Si Philadelphie en sortait, elle s'attribuerait quelque mérite et suivrait le courant de Laodicée, tandis que son témoignage même est d'attribuer à Christ seul tout mérite et toute gloire.

Par contre, en Laodicée, dernière période et de l'histoire et de l'état de l'Église, il n'y a plus, ni témoignage à Christ, ni communion avec Lui, ni porte ouverte ; ou plutôt nous y trouvons une porte largement ouverte au vieil homme, mais entièrement fermée à Christ. Il est obligé d'y frapper pour être admis. Philadelphie ne s'attribue rien, ne prétend à rien, pas même à être Philadelphie, mais n'a pas d'autre objet que de marcher humblement dans la communion avec son Seigneur. À Laodicée, le témoignage n'étant plus collectif, la communion n'est plus qu'individuelle, mais, précisément à cause de cela, cette communion est *très intime* et peut avoir lieu sans être troublée, comme l'est ici-bas toute communion collective, par quelque élément étranger à cette communion. Ce dernier cas n'est pas mentionné à Philadelphie, parce qu'elle est un tableau d'ensemble. Cependant le Seigneur envisage la possibilité que Philadelphie ne tienne pas « ferme ce qu'elle a ».

Envisagée *historiquement*, l'église de Philadelphie s'est affaiblie comme toute autre, mais il n'en est pas ainsi quand nous la voyons avec les yeux de Christ comme un ensemble moral auquel il ne manque que la puissance. Cet état, la communion dans la puissance, elle ne l'atteindra qu'après être entrée dans la gloire. Elle en a déjà la merveilleuse promesse, adressée à celui qui vaincra (3:12).

Mais, ne l'oublions pas, l'état de Philadelphie n'est pas le dernier de l'Église responsable. Laodicée y fait suite, car nous ne pouvons assez le répéter, la suite historique des trois dernières églises, tout en n'étant pas le tableau principal, doit être maintenue comme pour les quatre premières. Or un *nouvel état d'ensemble* de l'Église, une dernière forme qu'elle revêt aux yeux de Christ, est non seulement près de se développer, mais se développe rapidement aujourd'hui. Cette condition finira par être prédominante dans le monde, si elle ne l'est pas déjà. Elle est caractérisée par l'abandon de tout témoignage. Jésus reste *seul* : seul l'Amen, l'accomplissement de tous les conseils de Dieu ; seul, le témoin fidèle et véritable ; seul, le commencement, en résurrection, de la création de Dieu, de la nouvelle création. Laodicée est un *témoignage exclusif que l'ancienne création déchue se rend à elle-même*, et ce témoignage est plus que louangeur. Elle a l'audace de proclamer cela en présence d'une condition qui l'a laissée malheureuse, misérable, pauvre, aveugle et nue !

Lorsque le croyant est rejeté par le milieu qui l'entoure, il ne trouvera souvent d'accueil qu'auprès de Christ seul ; il peut arriver même qu'il soit séparé pour un temps de la communion de ses frères. Les divisions dans la famille de Dieu en ont fourni plus d'une fois la preuve. Ce que nous voyons aujourd'hui de la Philadelphie historique ne correspond pas à la description qui nous en est faite, mais il reste une chose : *L'état* de Philadelphie fait toujours règle aux yeux de Christ. Il la voit comme lui l'a faite et non pas comme les hommes l'ont faite. Heureux celui qui, la considérant avec les yeux du Seigneur, règle son témoignage sur ce modèle !

Mais il peut arriver, selon des circonstances locales, que, devant la prédominance du mal dans la maison de Dieu, le chrétien soit contraint de marcher seul. J'ai connu un éminent serviteur de Dieu qui, aux prises avec le mal dominant dans le témoignage du Seigneur, se trouva dans l'obligation ou de marcher seul ou de s'expatrier. Le Seigneur eut soin, par la suite, de remédier à cette terrible alternative, mais dans son isolement, ce chrétien avait trouvé une communion individuelle avec le Seigneur d'autant plus profonde et précieuse qu'il avait Jésus pour unique compagnon. Cette communion individuelle, un chrétien, séparé par la maladie de toute communication avec ses frères, peut en jouir aussi sous un régime qui, comme circonstances, pourrait rappeler l'isolement du fidèle à Laodicée ; et, quand il a trouvé cette communion au milieu d'un tel isolement, nécessaire ou imposé, il pourra seul nous dire si elle est inférieure en joie et en intimité à la communion collective que des éléments terrestres viennent si souvent interrompre ou entraver. Il va sans dire que la communion dans la gloire reste toujours le modèle parfait de la communion collective aussi bien que de la communion individuelle. C'est de cette dernière, *ici-bas*, que jouit le pauvre isolé de Laodicée quand le Seigneur dit : « J'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi ». C'est aussi de cette dernière *dans la gloire* que jouit le vainqueur, dont le Seigneur dit : « Je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors ; et j'écirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom ! »

Messenger Évangélique, 1924:19-36

III - La Parole de Dieu et le témoignage

La Parole de Dieu

Plus je considère ce sujet, plus je découvre que la Parole doit jouer un rôle non seulement prépondérant, mais *unique et absolu* dans la vie du chrétien. À mesure que nous approchons de l'éclosion dernière du mal, de l'Anti-christianisme avec l'apostasie et toutes les formes d'idolâtrie qui le caractériseront, il est urgent que le chrétien fidèle se tienne strictement à la Parole. Elle est la ceinture de sauvetage qui nous permet de nager sans enfoncer contre le courant des eaux effrayantes de l'incrédulité.

La chrétienté a traversé deux grandes époques dans lesquelles le rôle de la Parole a été remis en mémoire. Nous ne parlons pas du moment qui ne dépassa pas la vie du dernier apôtre où la grâce et la vérité venues par Jésus Christ, furent pleinement établies, et définitivement révélées par les Saintes Écritures et exercèrent une influence puissante, quoique momentanée, sur le cœur et la conscience de l'Église. À cette révélation première et immuable, il ne restait rien à ajouter ; elle n'était susceptible d'aucun développement subséquent. Cette Parole qui « demeure éternellement » est restée dès lors complète, inaltérable, et c'est à sa manifestation initiale que tout chrétien doit et devra recourir jusqu'au bout.

L'autorité de la Parole fut pleinement reconnue du temps des apôtres qui furent les instruments pour la compléter, mais, de leur vivant même les symptômes du déclin se faisaient déjà sentir : ce dernier ne fut complet que du jour où le dernier apôtre eût été retiré de la scène. Dès lors la Parole a subi des éclipses prolongées. La première a duré dès les premiers siècles du christianisme jusqu'à la Réformation. Pendant cette longue période, toutes les vérités qu'elle contient furent graduellement submergées ou altérées par l'effort de Satan pour en soustraire aux âmes la bienfaisante influence. Les fidèles ne réagirent qu'en petit nombre contre le courant et furent persécutés ou mis à mort. C'est alors que les Écritures miraculeusement remises en lumière créèrent pour ainsi dire la Réformation et purent être placées dans toutes les mains pour éclairer les âmes.

Nous avons dans l'Ancien Testament l'exemple d'une révolution semblable. Au commencement du règne de Josias (2 Rois 22), la parole de la loi était ensevelie et les ténèbres seules du lien très saint la conservaient ignorée à

côté de l'arche. Même le souverain sacrificateur n'en connaissait pas l'existence. Comme plus tard à la Réformation, elle fut retrouvée là où, suivant l'ordre de Deutéronome 32:26, elle devait être conservée. Elle-même n'avait subi *aucune altération*, mais personne ne la connaissait en ce temps-là. Cette Parole condamnait le peuple : aussitôt que le roi la lut, il déchira ses vêtements, pleura et s'humilia. Pour lui, la seule chose à faire était d'abolir l'idolâtrie (2 Rois 23) qui s'étalait avec impudence jusque dans le temple de Dieu, et d'en revenir à la vérité première, à la Pâque, mémorial de la délivrance d'Égypte. De même à la Réformation, la Parole retrouvée produisit immédiatement son fruit, c'est-à-dire le reniement de l'idolâtrie romaine et la proclamation du salut gratuit par la foi, salut qui, comme la Pâque, mettait le peuple à l'abri du jugement et le justifiait aux yeux de Dieu.

La seconde éclipse dura depuis la Réformation jusqu'au début du siècle dernier. La ruine de ce qui venait d'être rétabli d'une manière si éclatante s'accrut de plus en plus. Un « état de mort, avec le nom de vivre » remplaça le zèle du début. Le mélange des croyants avec le monde fut à peine limité, en sorte qu'à part quelques remarquables exceptions, il était difficile de distinguer dans la chrétienté professante ce qui *était* de Dieu ou ne l'était pas. C'est alors que se produisit un réveil comparable à celui dont nous parle le chapitre 8 du livre de Néhémie. Comme, jadis, la nécessité de rebâtir la muraille s'imposa au faible Résidu de Juda auquel Dieu ouvrait de nouveau la terre promise ; la séparation du monde devint, dans ce second réveil, la première nécessité pour toute âme fidèle. Dès que, sous Néhémie, la muraille fut rebâtie, la Parole acquit pour le peuple une autorité toute nouvelle. Ce ne fut pas, comme sous Josias, la Parole *retrouvée*, mais la Parole *ouverte* (verset 5) par l'Esprit de Dieu, la Parole *expliquée* par ce même Esprit, lue *distinctement* devant tous, en sorte de la faire *comprendre*. Le résultat fut la répudiation de toute alliance avec le monde (Néhémie 9) et la *fête des tabernacles*. De même le réveil dont nous parlons n'eut plus pour sujet, comme à la Réformation, l'abolition de l'idolâtrie romaine et la justification par la foi, mais la séparation du monde dans le témoignage public et la vie privée des chrétiens. Les résultats ne se firent pas attendre. Comme pour le résidu de Juda, lors de la fête des tabernacles, *toutes* les vérités de la Parole furent remises en lumière, comme étant les choses enseignées dès le commencement du christianisme. Il y eut, comme jadis, une expression remarquable de la joie et de la liberté du peuple de Dieu, et la connaissance (selon le type du huitième jour de la fête) des bienfaits de la résurrection de Christ et du don du Saint Esprit ; la connaissance de l'Église formée à la Pentecôte, par ce même Esprit envoyé du ciel, en un seul corps ici-bas ; celle des divers minis-

tères donnés par Jésus Christ à son Église et libres de s'exercer ; les privilèges célestes révélés aux chrétiens ; la joie du culte en Esprit et en vérité, retrouvée ; enfin la prédication de l'Évangile en dehors de toute restriction ecclésiastique.

Ce régime est celui sous lequel l'Assemblée de Christ se trouve maintenant. La vérité, toute la vérité de la Parole est remise en lumière dans ses grands traits, sans infirmer en rien les vérités du salut individuel révélées à la Réformation. Mais il ne faut pas oublier, et c'est un sujet de douleur et d'humiliation, que ce Réveil a failli comme la Réformation et comme tout ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme ; cependant les vérités qu'il a apportées demeurent, comme celles que la Réformation avait introduites, et il n'y en aura pas de nouvelles jusqu'à la venue du Seigneur.

Il est néanmoins certain qu'aujourd'hui les chrétiens ne sont pas mis à l'épreuve par la vérité du salut par la foi, car la profession chrétienne s'en est saisie, et chacun, dans le Protestantisme, proclame y croire. *Ce sont les vérités remises en lumière en dernier lieu qui mettent les âmes à l'épreuve et les séparent du monde.* Or c'est précisément cette séparation qui empêche un si grand nombre de chrétiens de reconnaître ces vérités et même ils les admettraient volontiers si leur conscience n'y voyait la nécessité de les mettre en pratique, selon cette parole : « Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur », et celle de « la réunion en un de tous les enfants de Dieu dispersés ». Certainement le sentiment de cette obligation pousse seul un si grand nombre de chrétiens à se constituer en adversaires de ces vérités.

Pour ceux qui les maintiennent et combattent pour elles, la question solennelle se pose maintenant : *Jusqu'à quel point exercent-elles une influence absolue et essentielle sur notre vie chrétienne ?* Avons-nous compris et réalisé quel est le caractère du monde aux yeux de Dieu ? *Savons-nous* que, depuis la croix, Satan est devenu « le prince de ce monde » ou bien, nous bornons-nous à le *dire* ? Veillons-nous soigneusement à ce que l'Ennemi ne s'empare pas de nos cœurs par toutes les convoitises « qui sont dans le monde » ? Avons-nous compris que notre place doit être avec Christ « hors du camp » ? Avons-nous réalisé que le caractère du corps de Christ est d'être, comme la muraille de Jérusalem, *exclusif* de tout élément étranger ? qu'il y a « un seul corps » et non plusieurs corps de Christ ? que notre appel est céleste, et que nous entrerons en possession de notre héritage à la venue du Seigneur ? Je n'énumère pas toutes les choses que l'Esprit de Dieu a remises en lumière pour ces derniers temps ; je pose seulement cette

question : Si nous connaissons ces vérités, qu'en faisons-nous ? Comme toute vérité de Dieu, elles réclament une obéissance implicite. Si nous ne possédions qu'une révélation, altérée par ceux qui nous l'ont transmise, l'on comprendrait que les chrétiens n'y obéissent qu'en partie, mais il n'en est point ainsi. Le Chapitre 3 de la première épître aux Corinthiens nous montre que chaque *mot* de cette révélation nous est donné par inspiration, en sorte qu'il n'y a aucune excuse quelconque *au moindre acte* de désobéissance à son égard. Cette obéissance implicite est du reste le secret de notre force et la source de tous nos progrès. Si nous n'obéissons pas à une première vérité, quelle qu'elle soit, que Dieu nous présente dans sa Parole, jamais Il ne nous en confiera une seconde. De là le pauvre bagage, l'attitude stationnaire de tant de chrétiens. En vérité, l'on peut dire que ce qui crée essentiellement la différence entre les chrétiens de nos jours, c'est le plus ou moins d'obéissance à la Parole, à *toute* parole sortie de la bouche de Dieu. Oui, *l'obéissance à la Parole forme la base même de toute notre vie chrétienne !*

Le témoignage

Le témoignage collectif

Ceux qui ont compris la pensée de Dieu pour les temps de la fin, ont le privilège de pouvoir réaliser *jusqu'au bout* ce que le Seigneur attend de ses témoins, car il ne sera pas suscité de témoignage nouveau jusqu'à la venue du Seigneur.

Cette réalisation de la pensée de Dieu et de Christ, nous la trouvons exprimée dans les épîtres à Philadelphie et à Laodicée. Dans la première, il s'agit d'un *témoignage collectif* très faible, car sa faiblesse coïncide avec la ruine de l'Église professante (Sardes) sortie de la Réformation. Dans la seconde, il s'agit d'un *témoignage individuel*, le seul qui semble subsister encore quand l'Assemblée responsable est sur le point d'être vomie de la bouche de Christ.

Le *témoignage collectif* actuel est accompagné de l'aveu public que l'on possède peu de force, mais aussi de la conviction qu'Il est notre Boaz (« En lui est la force »), Lui qui a le pouvoir absolu d'ouvrir et de fermer. Mais ce témoignage consiste d'abord à ne pas renier le nom de Celui qui dit : *Je suis le Saint* ; à répondre, par une vraie séparation du monde, au caractère du Seigneur qui est et a toujours été *le Saint*, séparé pour Dieu de tout mal. Ce témoignage consiste en second lieu à garder la parole du Seigneur, à la gar-

der dans toute son intégrité, comme étant *la vérité* même, le caractère de Celui qui est la Parole faite chair, révélé entièrement dans les Saintes Écritures.

Il n'est point difficile de réaliser ces choses collectivement, ne fût-on que deux ou trois pour le faire. On trouve dans cette réalisation des liens heureux d'amour entre frères exprimés par le nom de Philadelphie, et découlant du sentiment de l'amour de Christ. Ces liens sont étrangers à ceux qui ne possèdent pas les deux choses que Jésus loue en Philadelphie : Garder sa Parole et ne pas renier son nom. Le sentiment de la ruine pousse en même temps ces âmes à attendre le Seigneur et Celui-ci leur confirme la promesse qu'Il vient bientôt.

Philadelphie ne serait pas Philadelphie, c'est-à-dire l'amour fraternel uni à peu de force, si l'on devait s'attendre à voir le nombre des chrétiens, attachés à la Parole et séparés du monde, s'augmenter beaucoup et devenir un puissant témoignage au temps de la fin. Cependant, si le témoignage philadelphien était plus fidèle on pourrait voir, avant l'enlèvement de l'Église, un plus grand nombre d'enfants de Dieu garder « la parole de la patience de Christ » et s'écrier : « Viens ! Amen, viens Seigneur Jésus ! »

Le témoignage individuel

Le *témoignage individuel* devient toujours plus pressant à mesure que le temps de la fin approche. Ce témoignage est, à le considérer de près, le même témoignage que Philadelphie a rendu collectivement. Le croyant individuel jouit de la communion avec le Seigneur, mais il a le privilège de faire une connaissance encore plus intime de Christ que Philadelphie ne l'a fait comme assemblée. Il comprend mieux ce qu'est l'*Amen* (Apocalypse 3:14). Ne trouvant plus dans l'Église aucune réalisation de la pensée de Christ, il est rejeté uniquement sur Celui qui est, lui seul, la pleine révélation et le plein accomplissement de toutes les promesses de Dieu relatives au salut, au Saint Esprit, à la vie éternelle, à l'héritage. Quand le fidèle serait laissé seul au milieu d'un monde apostat lui manquera-t-il rien, s'il a l'*Amen* ?

Vous direz que la ruine du témoignage de Dieu dans ce monde doit le remplir de découragement ? Non ; car si vous étiez tout seul à avoir « entendu sa voix » (verset 20) un autre témoin resterait encore. Ce témoin, c'est *Lui*. Même mon témoignage individuel isolé pourrait venir à manquer (bien que je sois certain que le Seigneur ne se laissera jamais sans témoignage, au milieu de la pire apostasie) que lui demeurerait le *témoin fidèle*. Et de plus, il

est le *témoin véritable*. Il s'est manifesté à Philadelphie comme « le Véritable », pleinement révélé dans la parole de Dieu qui est la vérité, comme Lui-même est la vérité. Ici, il se manifeste à l'âme individuellement, quand la parole de Dieu est abandonnée, comme Celui dont le témoignage peut être connu par cette même Parole.

Que tu es heureux, pauvre témoin isolé de Laodicée ! ton témoignage, c'est Christ qui le représente, et ce témoignage, tu peux le connaître tout entier dans la Parole, sans qu'il y manque rien ! Es-tu moins puissant, toi, parce que tu es seul ? Non, puisque le Témoin fidèle et véritable est avec toi, qu'il entre chez toi, s'assied à ta table, est en communion avec toi et t'invite à sa communion ! (verset 20).

Nouvelle grâce ! il est encore « *le commencement de la création de Dieu* ». Quand tout ce qui est de l'ancienne création s'est moralement effondré, lui est le commencement de celle de *Dieu*, d'une nouvelle création basée sur sa résurrection d'entre les morts. Te voilà, pauvre isolé, introduit dans cet ordre de choses tout nouveau, tout spirituel et céleste, peuplé des milliers de myriades dont il est le Chef ! Regrettes-tu la faillite de l'ancienne création ? Cette création disparaîtra entièrement, consumée par le feu inexorable du jugement, elle passera avec un bruit sifflant de tempête. La nouvelle création seule subsistera. Elle a son commencement en Christ, et ce *commencement n'aura point de fin à jamais* !

Le Messager Évangélique, 1922 : 153-156

Courtes méditations n° 24 : La Parole, p.249-254

Courtes méditations n° 17 : Le témoignage (Apocalypse 3:14), p.153-156

